

Mercier, Daniel (1995) : « L'épreuve de la représentation », *Annales Littéraires*, Université de Besançon, no 589, Paris, Diff. Les Belles Lettres

Paul Wijnands

Volume 41, numéro 4, décembre 1996

La dénomination

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/004601ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/004601ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wijnands, P. (1996). Compte rendu de [Mercier, Daniel (1995) : « L'épreuve de la représentation », *Annales Littéraires*, Université de Besançon, no 589, Paris, Diff. Les Belles Lettres]. *Meta*, 41(4), 622–631. <https://doi.org/10.7202/004601ar>

Comptes rendus

■ MERCIER, Daniel (1995): «L'épreuve de la représentation», *Annales Littéraires*, Université de Besançon, n° 589, Paris, Diff. Les Belles Lettres.

Le langage était pour les grammairiens de l'âge classique (XVI^e et XVII^e siècles) la représentation de l'analyse et de la logique de la pensée. Il n'était donc pas pour eux l'outil de représentation de la pensée, mais seulement son mode d'être manifeste. De cette vision des choses découlait que la pensée précédait fatalement la parole et donc qu'elle n'était en rien définie par la langue. Il en découlait aussi que les langues particulières n'étaient que l'expression de la même pensée universelle et qu'elles étaient donc entièrement équivalentes. La «grammaire générale» voulait dès lors se constituer en science du langage capable d'énoncer les conditions de possibilité de toute représentation de la pensée par la parole. L'essai «L'épreuve de la représentation» de Daniel Mercier soumet cette théorie de la représentation à l'épreuve des pratiques de l'équivalence des langues particulières. Pour ce faire, il articule ses analyses autour de la question de savoir si les méthodes d'enseignement des langues étrangères et les méthodes de traduction des XVII^e et XVIII^e siècles ont oui ou non validé l'universalité proclamée du langage et de la pensée. Les incursions dans les domaines de l'enseignement des langues étrangères et de la traduction que nous propose Daniel Mercier sont d'une lecture passionnante. D'abord parce qu'elles permettent de voir comment la primauté de la langue «universelle», le latin, est progressivement battue en brèche par l'appel qui est fait à un même type de raisonnement universel, mais cette fois-ci en faveur de toute autre langue, et ensuite parce qu'elles démontrent à l'évidence que la pensée universaliste et globaliste amène les grammairiens de l'âge classique à considérer la langue française comme l'idiome le plus «équivalent», parmi toutes les langues vivantes, et donc comme l'idiome vivant le plus apte à permettre à la pensée de se manifester. Le regard que Daniel Mercier jette sur le passé permet dès lors de voir comment naissent les mécanismes qui sont à la base de l'émergence d'un mythe idéologique.

Pour les chapitres traitant des méthodes d'enseignement, la «(re)découverte» est plutôt relativement banale : un modèle universel de syntaxe qui doit se plier au particularisme de la langue étrangère en partant de l'idiome maternel. Par contre, pour ce qui est des méthodes de traduction, la «dictature» de l'universalité rationnelle du langage et de la pensée a des répercussions beaucoup plus importantes. Daniel Mercier les analyse avec beaucoup de savoir-faire en maniant un style agréable à lire. Il nous guide savamment à travers les théories et les pratiques de la traduction de l'âge classique des XVII^e et XVIII^e siècles. L'époque donc de la théorie de la représentation : toutes les langues représentant la même pensée, toute parole énoncée ou écrite en une langue quelconque est toujours traduisible dans une autre langue. L'identité intertextuelle de la pensée représentée, voilà le principe de l'activité traduisante. Mais équivalence n'est pas identité et les particularismes des différentes langues reflètent souvent beaucoup plus que des pensées inébranlablement universelles. Comment, par exemple, traiter l'épineux problème de la

synonymie ? Comment saisir dans une langue étrangère toutes les finesses subtiles des nombreux synonymes et comment donc les transférer ? Nous avons là la première « faille » dans la théorie de l'équivalence totale des langues : le traducteur va recourir au dictionnaire unilingue plutôt qu'au dictionnaire bilingue. Mais le statut du latin comme langue-pivot n'est pas pour autant remis en question puisque le postulat fondamental de la représentation — *un* monde, *une* pensée, *un* langage, *des* langues — continue à consacrer les auteurs latins comme les « éternels contemporains de l'Europe ». Une véritable traduction ne peut être qu'une *naturalisation* : c'est-à-dire une adaptation au *bon goût* des élites de la Cour et des Salons. Nous n'avons pas besoin d'être étonnés de constater que les *préceptes universels* du goût sont définis en fonction des prescriptions universelles de délicatesse, de raffinement, de décence, d'honnêteté, d'élégance, etc., imposées par les élites parisiennes. Ou, comme l'écrit Daniel Mercier : « Il y a des goûts nationaux, mais il n'y a qu'un bon goût ; et ce sont les Français qui en ont définitivement proposé à l'Europe et au monde les principes universels. » Un traducteur français n'est donc en rien censé reprendre dans son texte les nombreux « défauts » dont pâtissent les langues autres que le français : « le désordre de la phrase latine et grecque », « l'obscur concision du style anglais », « la prétentieuse emphase hispanique », « l'artificieuse ornementation de la langue italienne ». Le traducteur est par conséquent un écrivain de qualité qui sait s'adapter aux goûts de ses lecteurs. Daniel Mercier qualifie cette pratique de la traduction de « ultra-cibliste ». N'ayant nullement peur des « belles infidèles », les traducteurs revendiquent la « naturalisation de l'original comme une qualité majeure de leur production et un effet de leur art ». L'âge classique, à la différence de la Renaissance, range, classe, et met de l'ordre. Il ne tolère que « l'on abaisse la langue française — la plus exacte, la plus chaste et la plus pure de toutes — au niveau d'*imperfection* de celle de l'original ». Daniel Mercier a les dons du bon essayiste sachant non seulement capter l'attention de son lecteur mais sachant l'impliquer aussi dans la reconstitution qu'il fait du passé. Passionnant quand il nous explique comment le traducteur se fit « cibliste », censeur et purificateur de langue, comment Diderot protesta contre la « dénaturation » de certains originaux... Pour Diderot, la fidélité d'une traduction était essentiellement sa vérité, c'est-à-dire sa conformité aux caractères essentiels de l'original. Diderot fut donc beaucoup moins un « réviseur » de la théorie de la pratique traduisante qu'un critique littéraire qui reprochait à de nombreux traducteurs d'être de mauvais « adaptateurs ». Il faut absolument lire dans Daniel Mercier comment certains traducteurs, mais ils furent peu nombreux, ont essayé, mais en vain, d'imposer des modèles de traduction beaucoup moins ciblistes. Étonnant aussi de lire comment, sans désenchaner, refait surface le mythe de l'universalité la plus absolue et la plus parfaite de la langue française. La hiérarchie des langues particulières qui paradoxalement sous-tend cette vision universaliste est fondée sur une différenciation *qualitative* de la représentation de la pensée : « toutes les langues représentent certes la même pensée, mais certaines le font évidemment mieux que d'autres parce qu'elles ont su perfectionner leurs procédés de représentation ». Naturaliser un original doit impliquer le droit à l'innovation, non au nom d'une exigence nouvelle de fidélité à son auteur, le ciblistisme reste de rigueur, mais uniquement en tant que création au bénéfice de la langue d'arrivée. Pourtant le traducteur vit dans l'exercice de son métier l'épineux problème de trouver l'équivalence vraiment satisfaisante. La contradiction entre ce défi et le concept de la naturalisation ne reçoit malheureusement que des réponses partielles. Les perceptions de la réalité traduisante évoluent à l'intérieur du ciblistisme entre des « bornes » d'intensité : il y a les mini- et les maxiciblistes, mais aussi ceux qui se situent entre ces deux.

Les traducteurs des XVII^e et XVIII^e siècles connaissent évidemment la tâche ardue qu'entraîne la traduction du style de l'original. Il existe à l'endroit de ce problème trois méthodes de «solutions». La première préconise la transposition en langue-cible des procédés propres à l'auteur de la langue de départ. La deuxième défend l'idée que l'affaiblissement de l'effet de l'original est compensé par le respect de l'intégralité des idées. La troisième cherche dans la reconstitution de l'effet de l'original le véritable principe de la traduction.

Le livre de Daniel Mercier fourmille d'exemples éloquentement parlants des problèmes et des paradoxes auxquels les traducteurs de l'âge classique se heurtaient. Il a le grand mérite de présenter en une synthèse bien structurée l'idéologie traductologique d'une époque importante de l'histoire de l'humanité. L'agréable style, qui se caractérise surtout par la concision lexicale, ajoute fortement au plaisir de lecture que ce livre procure à ses lecteurs. Nous devons féliciter Daniel Mercier du précieux apport qu'il livre avec son ouvrage à l'histoire de la traduction : une histoire qui se révèle non seulement intéressante pour son contenu proprement biographique, mais aussi pour les leçons qu'elle permet de tirer du passé pour quiconque ne veut pas voir en la traduction un métier à jamais figé dans des acquis méthodologiques inébranlables. Certains livres dans le domaine de la traductologie sont, quoi qu'en dise la quatrième de couverture, «contournables». Le livre de Daniel Mercier ne l'est certainement pas : il est impératif pour tous ceux pour qui la réflexion sur les méthodologies est un moyen d'enrichir la pratique traduisante.

PAUL WIJNANDS

École Supérieure de Maastricht, Maastricht, Pays-Bas

■ POIRIER, Éric (1995) : *Le bestiaire. Dictionnaire bilingue et analogique des expressions animalières de la langue anglaise*, Brossard (Québec), Liguattech.

Le dictionnaire d'Éric Poirier, destiné aux traducteurs de l'anglais vers le français, contient «environ 300 expressions animalières et 900 variantes et synonymes. Il en propose à peu près 1 200 équivalents». Ce qu'entend l'auteur par «expression animalière» n'est pas défini de manière très précise — il se contente de dire qu'il s'agit d'une expression «qui correspond à un nom d'animal» —, mais on comprend vite ce dont il s'agit en feuilletant le livre. Ainsi, au hasard : *know a hawk from a handsaw, watch (sb / sth) like a hawk, be as prickly as a hedgehog, be as mad as a wet hen, be as scarce as hen's teeth, be like a hen with one chicken, go the whole hog, be as mad as a hornet, back the right horse*, etc.

Chaque entrée est repérée par le nom de l'animal qui est utilisé dans l'expression vedette. Si le même nom d'animal est utilisé dans plusieurs expressions, les différents articles sont notés par des numéros : ainsi, *know a hawk from a handsaw* est HAWK, 1, et *watch (sb / sth) like a hawk* est HAWK, 2, etc.

La microstructure des articles se compose :

1° des variantes et synonymes anglais de l'expression entrée (trois en moyenne par entrée), que ceux-ci soient également animaliers ou pas : dans l'article HORNET, 1, on trouve, après l'expression principale *be as mad as a hornet*, les deux expressions suivantes : *be as mad as a wet hen, be as mad as a hatter*.